

qui donne son nom à la fontaine. Il n'en est pas moins vrai que les pratiques elles-mêmes ont persisté sous leur forme antique ; elles n'ont pas dû changer beaucoup, j'imagine, depuis quinze siècles, et les premiers pèlerins qui vinrent ici, au temps du roi Grallon, devaient faire à cette fontaine des ablutions toutes semblables.

La plupart des pèlerins qui viennent à Sainte-Anne se confessent. Le mot « pardon » a gardé ici son sens originel et si touchant. On a vu des braves gens, lassés par quinze lieues de chemin, attendre quatre heures leur tour auprès d'un confessionnal, communier dans la nuit et repartir aussitôt pour permettre aux autres membres de la famille de faire leur pèlerinage. En présence de pareils faits, M. Paul Adam pourra-t-il soutenir que les Bretons viennent à la Palud pour lâcher la bride à leurs instincts ?

Pour remplir les longues heures d'attente à l'église, que font les pèlerins ? Comme dans les veillées d'hiver, ils chantent. Un prêtre entonne un cantique et toute la foule reprend en chœur le refrain. Oh ! qu'ils sont touchants ces airs populaires où l'âme celtique a mis toute sa tendresse et sa mélancolie ! Sur des lèvres étrangères et adaptés à des paroles françaises, ils perdent de leur saveur. Mais chantés par des paysans qui ont gardé l'accent du terroir et font passer toute leur âme dans leur voix, ils produisent un effet saisissant. Jamais mieux qu'à Sainte-Anne la Palud, je n'ai savouré la délicieuse tristesse de ces mélodies bretonnes que Renan comparait à des émanations d'en haut tombant goutte à goutte sur l'âme et la traversant comme des souvenirs d'un autre monde.

La plus belle cérémonie du pèlerinage est la procession qui se fait le dimanche après vêpres. Le cortège se déroule sur la dune autour de la chapelle. Des poteaux ornés d'oriflammes en marquent l'itinéraire ; à ce moment, le ciel, jusque-là tendu de gris, se découvre. Le soleil fait briller l'or des croix processionnelles, les broderies des bannières, les paillettes d'argent semées à profusion sur le corsage des paysannes de Plonevez. Au roulement ininterrompu et assourdissant des tambours se mêle le carillon joyeux des deux cloches jumelles qui se trémoussent là-haut dans leur clocher à jour. Et dominant la sonnerie des cloches, le chant des prêtres et les rumeurs de la foule, la